

# UN SOUVENIR TOUT NEUF

Martine LEMAIRE-ALEXANDRE\*

**I**l venait juste de sortir du bar lorsqu'il avait vu le bus démarrer. Il avait fait signe au chauffeur et avait accéléré le pas, mais si peu que ça ne faisait guère de différence. L'air était chaud. Il avait bu quelques bières. Il était vieux. Le chauffeur avait attendu qu'il parvienne jusqu'au marchepied, puis encore qu'il se hisse à l'intérieur, qu'il reprenne son équilibre après cette ascension et gagne d'un pas incertain une place libre près de la porte de sortie. Voilà, il n'avait plus qu'à attendre, assis au bord de son siège, prêt à se lever et à descendre quelques stations plus loin. En alerte, la main sur la rambarde. Tout irait bien. Il fallait juste qu'il se tienne prêt pour ne pas rater l'arrêt.

Par la fenêtre, il voyait les immeubles défilier, les voitures, les passants, les lumières, surtout les lumières. Il aimait cette heure où la nuit se lève. Il l'avait toujours aimée, ça, il en était sûr. Mais ce soir il étouffait. Il ne supportait plus la chaleur de l'été. Il transpirait tellement qu'il sentait la sueur glisser sur son front, couler dans son cou. Il devait être rouge, plus rouge encore que ce T-shirt ridicule qui lui collait à la peau, qui moulait son ventre, laissant un petit morceau de chair à l'air juste au-dessus de la ceinture de son pantalon. Trop court, ce T-shirt, ou trop gros, ce ventre. Mais après tout qu'importe.

\* Martine Lemaire-Alexandre vit et travaille à Paris. Elle écrit depuis peu des nouvelles.

Le bus était presque vide à cette heure. Quelques passagers avec des valises, un couple entre deux âges sur les strapontins, une jeune femme brune qui venait de s'asseoir de l'autre côté de l'allée. Elle s'était immédiatement plongée dans la lecture minuscule de l'écran de son téléphone. Que lit-on, dans un bus, quand la nuit se lève, sur l'écran froid d'un téléphone ? Maintenant, le parfum de la jeune femme l'assaillait, lui rappelait quelque chose. Mais quoi, il ne savait pas. Une femme sûrement. Une femme qu'il avait connue, qu'il avait aimée peut-être. Une femme blonde, oui, blonde. Un souvenir confus, la vision floue, insaisissable, d'une femme qui s'éloigne, et ses cheveux blonds, très blonds qui flottent dans le soleil. Et puis plus rien. Elle s'était évanouie. Il l'avait perdue. Un petit bout de souvenir, lui qui n'en avait plus beaucoup. Des bribes parfois, des lambeaux de mémoire ; un passé qui s'effiloçait ; des images qui passaient et s'effaçaient, fugitives ; des voix qui la nuit lui chuchotaient des mots lointains, des mots oubliés ; des lumières aussi, éblouissantes, qui déchiraient parfois le brouillard de ses jours. Oui, aussi des lumières. Et des odeurs, surtout des odeurs, qui ramenaient des choses enfouies, blotties au plus profond de lui.

Il avait tourné la tête vers la vitre et repris son observation. Attentif. La rue, les kiosques à journaux qui venaient de fermer, les feux aux croisements, vert, rouge, orange, les passants nonchalants à cette heure. Puis ce grand type était monté dans le bus, s'était calé près de la fenêtre, debout à côté de son cabas à roulettes vert pomme, la nuque appuyée contre la vitre. Un homme vieux, bien plus vieux que lui, avec une barbe blanche et la peau très noire. Une sorte de clochard dans un grand manteau qui lui battait les chevilles. En plein été, un lourd manteau de drap gris ! L'homme s'était tourné vers lui, lui avait parlé, parlé de livres, de livres qu'il lui avait vendus. Bien sûr, il ne savait pas, il ne se souvenait pas, bien sûr. Mais l'autre avait insisté. Il avait l'air si heureux de le retrouver, lui à qui il avait vendu des livres. Alors il lui avait dit : « Bien sûr, je me souviens, des livres ». Mais il ne se souvenait de rien. L'autre était peut-être fou, menteur, plus perdu que lui encore probablement, mais qui sait, il pouvait avoir raison. Il avait sûrement raison. Oui, il lui avait acheté des livres, l'un des livres qu'il trimbalait dans son grand cabas à roulettes vert pomme et qu'il proposait aux passants. À la Gare du Nord. Oui, il avait dit que c'était à la Gare du Nord. Bien sûr, il connaissait la Gare du Nord, il y était allé souvent prendre le train, attendre quelqu'un. Il avait pu y acheter des livres, à cet homme. Pourquoi pas. Et il lui avait répondu : « Oui, oui, je me souviens, à la Gare du Nord, des livres ». Des livres, il aimait les livres. Il en avait beaucoup qu'il relisait inlassablement. Cinq livres. L'autre dans un grand sourire lui disait qu'il avait acheté cinq livres, d'un coup, et

avec un geste de la main, la paume ouverte, « petits comme ça, des poches ». Et lui avait acquiescé, « des livres de poche, bien sûr, cinq, je me souviens, à la Gare du Nord, je me souviens ». L'autre, de plus en plus exalté par ces retrouvailles, lui en proposait d'autres qu'il tirait de son cabas, des livres défraîchis, usés : « Attends, tu vas voir, je suis sûr qu'il y en a un qui te plaît ». Et lui avait lâché la rambarde pour les saisir de sa main tremblante, avait tourné les pages avec précaution, avait scruté les couvertures. Oui, il y en avait bien un qui lui plaisait, oui. Un petit volume de poèmes, avec une drôle d'image en couverture, un profil bleu et blanc, celui du poète probablement. Il s'ouvrait à l'endroit où une page était cornée et, sous ses yeux fatigués, deux vers s'étaient détachés, comme un appel, une invitation. « Je crois qu'il est deux heures un quart et ma mort est pour demain soir ». Oui, peut-être bien. Décidément, le livre lui plaisait : « Oui, celui-là, celui-là me plaît », et l'autre rayonnant : « Oui, je savais, il est bien celui-là, avec l'image, oui ». Un bon choix. Il savait qu'il pourrait le ranger sur l'étagère avec les autres livres qu'il aimait, qu'il feuilletait, qu'il relisait, même s'il ne se souvenait plus de les avoir déjà lus. Et comme il lui demandait combien il le vendait, l'autre lui avait mis deux doigts presque sous le nez : « Deux euros, c'est pas cher, deux euros, il est bien ». Il avait sorti de la poche de son pantalon quelques pièces. « Deux euros, voilà. Prends, c'est pas cher ». Et comme il cherchait maladroitement sa poche pour y ranger les quelques pièces qui lui restaient, l'autre, de plus en plus enthousiaste, lui avait lancé : « Attends, tu as encore de la monnaie, tu peux en prendre un autre. Regarde, regarde ». Mais les autres ne l'intéressaient pas. Des couvertures sans images, un titre seulement, rien de plus. L'autre avait insisté, mais non, décidément, ce serait celui-là, seulement celui-là. « Tu te souviens, tu te souviens, tu en avais acheté cinq, cinq poches, tu te souviens ». Ils avaient ri ensemble, ah oui ! Ils avaient ri. Et bien sûr, il se souvenait.

Il se souvenait de l'odeur des vieux livres, du papier un peu humide d'être longtemps resté au fond du cabas, de l'encre, de la poussière. De leurs couvertures défraîchies, de leurs pages cornées, décolorées. Des taches qui s'étaient étalées sur leurs tranches. Là, là, dans la Gare du Nord, il entendait le vacarme de la foule résonner sous la voûte, le cliquetis des essieux, le claquement des boggies qui s'entrechoquent, la petite musique qui précède les annonces ; il sentait l'odeur des hot-dogs, des pneus qui s'échauffent, de la saleté, des détritrus, les remugles des poubelles ; il voyait les trains alignés sur les quais, orange, verts, rouges, les lettres jaunes du panneau d'affichage tourbillonner, les casquettes grises des contrôleurs, les affiches aux couleurs criardes, le kiosque métallique du vendeur de sandwiches ; il

sentait le contact des pages jaunies sous ses doigts, des couvertures vernies. Et au milieu de la foule, sous le grand panneau d'affichage, face aux trains en partance, dans la lumière grise de la gare, il parlait avec cet homme à la barbe blanche ébouriffée dans son grand manteau de drap gris. Il parlait des livres, qu'il venait d'acheter. Il parlait de la pluie, du beau temps. À cet homme, là, comme à un vieux copain. Oui, il se souvenait, bien sûr, il se souvenait. Comment peut-on oublier ?